

proprement dites, — quelques escarmouches, à peine, — car M. Ernest Raynaud ne considère sans doute pas comme bataille l'envoi de témoins (dont vous étiez) par le toujours très regretté Edouard Dubus à Anatole Baju.

Je crois même que c'est aujourd'hui, alors que les adeptes ont évolué vers d'autres voies et que les fidèles au Symbolisme primitif se raréfient, que les escarmouches s'accroissent, sans toutefois prendre l'allure de « mêlée ».

Ce qui, à mon avis de simple témoin de la période, fait partie de l'histoire et de la gloire du Symbolisme, c'est de s'être imposé à une élite par sa beauté même, son expression philosophique, sa hardiesse contre le *convenu* et cela sans « mêlée ». — L. R.

§

Nicolas II est-il vivant ? — Des *Nouvelles de Russie* nous arrivent cette fois, par l'Italie. Elles viennent à l'appui des déclarations de l'Impératrice douairière qui, comme nous le rapportions dans un écho du 16-mars, reste convaincue que son fils, Nicolas II, n'est pas mort.

C'est une dépêche transmise de Rome par l'agence Stefani à la date du 16 mars :

Selon des renseignements recueillis par le *Giornale d'Italie*, le prince Debolensky, ancien capitaine de la garde, a déclaré que le tsar était encore vivant. Mais il n'a point dit où il vivait.

« Nicolas II est-il vivant ? » Ce pourrait être le titre d'une nouvelle rubrique pour les journaux pendant quelque temps.

§

La maison de Balzac. — La réouverture de la maison de Balzac a eu lieu le 16 mars dernier après réfection du musée et reconstruction du cabinet de travail de Balzac.

Le vestibule de la petite maison de Passy a été repeint en bleu ; les trois salles du musée sont ripolinées en blanc et crème ; le cabinet de travail est tendu de soie brochée grenat.

Peu de souvenirs ou de bibelots nouveaux. Le conservateur, M. Carlos Larronde, fait appel à la généreuse collaboration de tous les balzaciens.

§

L'Opéra des chefs-d'œuvre quine sont pas joués. — On a repris les *Noces de Figaro* à l'Opéra Comique, où la fameuse pièce de Mozart n'avait pas été jouée depuis 1892. C'est une réalisation heureuse et qui a donné à la direction de MM. Albert Carré et Isola des résultats excellents. Pourquoi, en effet, le public n'irait-il pas applaudir les chefs-d'œuvre de la musique, plutôt que les platitudes des variétés ? On reste stupéfait quand on considère le nombre des œuvres des plus grands musiciens qui sont complètement inconnues des Parisiens, et qui formeraient un répertoire prodigieux pour qui se chargerait de créer *l'Opéra des chefs-d'œuvre inconnus*.

Depuis trente ans on n'a pas joué en France (où l'on n'en a pas donné plus de dix représentations), de Mozart : *l'Enlèvement au Sérail*, *Così fan tutte* ; de Haydn, *Armide* et *la Rencontre imprévue* ; de Beethoven, *Leonore*, *Fidelio* ; de Schumann, *Geneviève de Brabant* ; de Berlioz, *les Troyens*, *Ben-*

venuto, Beatrice et Benedict; de Bizet, *Djamileh*, la *Jolie fille de Perth*, pour ne citer que ces quelques noms.

Au moment où les affaires théâtrales tentent tant de nouveaux riches, ne s'en trouvera-t-il pas un qui voudra tenter l'expérience de créer ce théâtre dont nous suggérons l'idée ?

§

La démobilisation des morts. — La scène se passe dans un grand lycée de jeunes filles de la rive gauche. La fille d'un de nos écrivains les plus réputés, mort au champ d'honneur au début de la première bataille de la Marne, suit des cours régulièrement. On sait son nom glorieux ; ses vêtements noirs rappellent l'absent dont elle porte le deuil.

Quelle ne fut pas sa douleur en recevant l'autre jour un avis l'informant qu'à la suite de la « démobilisation » de son père, elle était priée de passer au bureau du lycée au sujet de la gratuité qui lui avait été accordée jusqu'alors.

La formule est une trouvaille de bon goût ! Hélas, voilà des mois et des mois qu'il a été *démobilisé par la mort*, le poète qui a chanté :

Heureux les épis mûrs et les blés moissonnés !

§

« A la mords-moi le doigt », « A la mort-moelle d'oie », ou « A la mormoelle d'oie » ?

Paris, 19 février 1919.

Mon cher Vallette,

Je ne puis résister à l'envie de rectifier une petite erreur d'orthographe d'une locution faubourienne dans la belle nouvelle de M. Alexandre Arnoux : *Le Chinois* (*Mercury*, 16 février).

Voici, page 667 : « des techniciens à la manque ! Des techniciens A LA MORT-MOELLE-D'OIE.

C'est : MORDS-MOI-LE-DOIGT qu'il faut écrire.

C'est encore comme le mot « *oustau* », employé à plusieurs reprises. J'ai toujours entendu prononcer « *hosto* », abréviation d'Hôpital ou Hôpitaux.

J'espère que l'auteur ne m'en voudra pas de mon intervention, car j' imagine qu'il publiera un jour sa nouvelle dans un recueil : cette petite erreur de « *mords-moi-le-doigt* » peut prendre une importance considérable pour ceux notamment qui s'occupent de langage populaire. *Mort-moelle d'oie* ne veut absolument rien dire, tandis que « *Mords-moi le doigt* » a une signification de puérilité. C'est, je crois, une allusion au jeu de la prime enfance, lorsque la maman, la nourrice ou la sœur tend à la bouchette du nouveau-né son doigt à mordre pour l'en retirer aussitôt et recommencer.

Excusez-moi, mon cher Vallette, et croyez-moi votre cordial.

JEHAN RICTUS.

2 mars 1919.

Monsieur et cher Directeur,

Je ne pensais pas que à *la mort-moelle d'oie* ou à *la mords-moi le doigt* susciterait une querelle. J'avoue que j'ai hésité entre les deux orthographes : j'ai choisi la première. L'analogie avec l'expression à *la graisse d'oie* m'a entraîné. Je viens, après votre lettre, de me livrer à quelques